

S'il faut en croire des gens bien informés, le gouvernement se serait un peu mêlé de cette élection et un conseiller que nous ne nommerons pas aujourd'hui, aurait voté pour M. Légaré dans l'intérêt d'un gendre qui devra à son beau-père un avancement dans le Bureau de l'Enregistrement provincial, à Ottawa.

On ne s'attendait guère à voir un gendre dans cette affaire ! Ce serait pourtant le cas, s'il faut en croire la rumeur. Ainsi un conseiller, qui avait droit à tous nos respects, se serait soumis à une dégradante transaction ! Il est vrai que MM. Légaré et Pruneau sont tous deux dignes de remplir l'importante charge de maire-suppléant, et qu'un vote donné en faveur de l'un ou de l'autre n'est pas de nature à mécontenter un public qui les estime tous deux. Cependant il y a une nuance qu'il s'agit aujourd'hui de préciser ; c'est celle-ci : M. Légaré est nouveau, M. Pruneau avait pour lui l'expérience ; il avait surtout reçu sa part des brutales insultes du *Journal* à l'adresse du Conseil et son élection est une preuve que M. Cauchon, maire, n'a pas encore acquis la sympathie qu'il espérait avoir de la majorité des conseillers.

Nous ne faisons pas un crime au conseiller qui a si indignement forfait à son mandat, d'avoir voté pour M. Légaré ; mais de s'être soumis à des conditions deshonorantes.

Nous ne savons plus qui disait grattez un peu n'importe quelle amélioration exécutée sous le contrôle de la corporation et vous y trouverez certainement quelques tripotages. Nous, pour arriver à connaître la conduite du conseiller en question, nous gratterons l'indépendance dont il se décore, pour voir s'il n'y a pas là-dessous un gendre !

Quant à M. Cauchon, l'homme aux deux brochures la perplexité d'esprit dans laquelle il se trouve à Ottawa est effrayante. Il voudrait revenir, — à cause de M. Pruneau qu'il voit assis dans son fauteuil, — soigner nos affaires civiques, mais ses plus chers intérêts le retiennent. Que faire, que dire, que penser ? comme disait un ancien personnage canadien. L'intérêt lui dit de rester et l'amour propre lui conseille de faire ses malles. Voilà une terrible position pour un homme qui a trop de fer à battre sur son enclume !

Comme l'article qui précède était sur la forme, nous apprenions que M. Cauchon était arrivé en cette ville. Cette fois l'amour propre l'a emporté sur l'intérêt. Quoiqu'il en soit, il ressort de tout ceci que l'influence de M. Cauchon sur le conseil est sans valeur.

Soyons tranquilles, M. Cauchon veille sur nos destinées.

Le *Calcul mental* d'arithmétique de monsieur le professeur Juneau est un livre qui facilite beaucoup l'étude des chiffres. Il a fallu à M. Juneau une grande patience et un amour profond de l'enseignement pour réunir et condenser en ce volume les manières les plus courtes et les plus faciles

de chiffrer. Ce n'est pas de ces œuvres brillantes, produits d'une imagination fertile, riches joyaux de la littérature contemporaine. Il n'y a là ni déploiement de style, ni profession de foi littéraire. Il n'arbore pas tel ou tel drapeau, il ne précise pas tel ou tel symbole. C'est, dans tout le sens pratique du mot, un livre utile.

M. Juneau, l'auteur de ce livre, est à l'un de ces hommes vraiment modestes qui, dédaignant les grands effets et les grandes scènes, travaillent patiemment dans l'ombre. Leur vie pleine d'études se passe dans l'exercice de cette tâche élevée, l'enseignement. Souvent ces hommes se rendent utiles à la société en publiant, pour les écoles primaires ou autres, des livres d'enseignement, fruits de leur expérience et de leurs études. M. Juneau est de ce nombre.

La postérité, en retour de leur travail, les récompense en attachant leur nom à leur œuvre, comme Lhomond, Chapsal, Bescherelle. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de M. Juneau.

Les commis.

On ne parle plus des Fénians, de l'invasion dont ils nous ont tant menacé ces jours derniers, ni de l'enthousiasme qu'ont montré les Volontaires Canadiens, lorsqu'il s'est agi d'aller à la frontière ; on ne parle plus de la grande guerre qui doit mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, ni du grand congrès Européen réuni à Paris, présidé par le Ministre de Napoléon. — On ne parle même plus du mauvais tour joué aux Carlets de Québec. De quoi donc parle-t-on ? Quel est le thème des conversations ? Vous cherchez, vous ne pouvez deviner. Je vais vous le dire. C'est.... le malheur.... des commis.

Pauvres commis, être obligés de rester quinze ou seize heures par jour derrière un comptoir pour y vendre du velours, de la soie, de la toile ou du coton, de mettre toute la boutique sans dessus dessous pour montrer ce qu'elle désire à une ménagère, qui, après avoir bien marchandé, discuté, s'en va après avoir acheté pour trois ou quatre sous, et souvent après n'avoir rien acheté du tout, voilà un sort qui n'est pas tout-à-fait à désirer.

Encore, s'ils étaient toujours occupés, cela chasserait du moins l'ennui. Ou bien, si tous les acheteurs avaient deux beaux yeux, une bouche mutine, une taille fine, un pied mignon, leur position serait plus supportable.

Mais être, toute la journée, sous le joug d'un maître despotique qui ne vous épargne pas ses bourrades, qui est presque toujours de mauvaise humeur, surtout si la vente n'est pas bonne, et qui a toujours l'œil sur vous pour voir si vous ne mettez rien dans votre poche, voilà qui devient fastidieux.

Si les commis avaient au moins, une couple d'heures de récréation chaque soir, ils pourraient reposer un peu leur tête ahurie, leurs oreilles écorchées par tous les quolibets et les insultes qu'ils ont reçus toute la journée, et être dans une meilleure disposition pour recevoir ceux du lendemain.

Mais leurs maîtres inexorables ne le veulent pas. Pourquoi ? Ils ont peur de perdre

de la vente. Un acheteur pourrait venir et acheter une demi verge ou même un demi-quart de verge de coton ou de baïste.

Si vos maîtres ne le veulent pas, c'est à vous, commis de leur faire vouloir. Organisez-vous, formez une association, et venez en corps leur demander de fermer leurs magasins à sept heures et demie ou à huit heures au moins. Il faudra bien qu'ils vous l'accordent. S'ils ne veulent pas, révoltez-vous, mettez-vous en grève. Vous allez peut-être dire que vous perdrez vos places si vous agissez ainsi. Si ce n'est que cela, vous n'avez rien à craindre, car il n'est pas donné à tout le monde d'être doué de la docilité et de la patience nécessaires à un commis.

Voilà comment les commis ont agi à Montréal, ils ont transigé avec les marchands, ils ont envoyé des correspondances dans les journaux, ils ont su intéresser les rédacteurs de ceux-ci en leur faveur, et ils sont arrivés à leur but, c'est-à-dire que tous les marchands ont consenti à fermer leurs magasins à huit heures. Pourquoi ne réussiriez-vous pas, vous aussi ? Avec de la patience et du travail on vient à bout de tout.

XENOPHON.

Le *Courrier du Canada* annonce au public que l'Honorable Cauchon, Maire de Québec, aurait déclaré qu'il ne quitterait pas son poste tant qu'il y aurait du danger.

Noble conduite que celle-ci ! Ce ne sont pas toujours les oies qui gardent le Capitole. *Journal de St. Hyacinthe.*

Outaouais et M. Cauchon.

Quel est celui de nos lecteurs qui ne se rappelle les longues tirades, les lourds et indigestes articles de M. Cauchon, dans son *Journal de Québec*, pour prouver au public canadien que cette vieille bicoque, qui a nom Outaouais, cet ancien refuge de tous les *rafimen* de la province (ce l'est, encore), était le lieu le plus propre à devenir le siège du gouvernement, la seule ville, à destinées vraiment royales, que pût choisir notre Gracieuse Souveraine.

Aujourd'hui néanmoins M. Cauchon, accoutumé d'ailleurs à ces variations de jugements et d'opinions qui lui ont fait une si grande réputation d'inconséquence parmi ses compatriotes, trouve complètement perdues les sommes immenses qu'il a pourtant largement contribué à faire dépenser dans ce lieu. Agissait-il donc alors avec irréflexion et en insensé, ou était-ce parce qu'il voyait une assez large partie de la pluie d'or abondante qui tombait sur l'ancien Bytown, se faire jour dans son grand et profond gousset. Sa conduite nous donne droit de le croire.

Que nos lecteurs jugent par eux-mêmes de l'opinion de M. Cauchon sur Outaouais, par les deux paragraphes suivants de son article de lundi qui y ont trait.

"Tous ceux qui visitent Outaouais pour la première fois, éprouvent un sentiment d'admiration attribué en contemplant tant de splendeur dans tant de... vides. Ces édifices monumentaux dans Outaouais me font l'effet d'un éléphant dans un foulard."